Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 13 (1772)

Heft: 1

Artikel: Expériences sur les différentes manieres d'élever les abeilles

Autor: Grouner, Gottlieb Sigism.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382720

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EXPÉRIENCES

SUR

LES DIFFÉRENTES MANIERES

D'ÉLEVER LES ABEILLES,

PAR

GOTTLIEB SIGISM. GROUNER.

EXPÉRIENCES

SUR

LES DIFFÉRENTES MANIERES

D'ÉLEVER LES ABEILLES.

JE n'entreprendrai pas de décider la queſtion qu'on a lieu de faire à la vue de cette quantité d'écrits qui ont paru depuis quelques années ſur le gouvernement des abeilles, ſavoir ſi nous y avons gagné, ou plutôt ſi nous n'y avons pas perdu : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que d'une pratique très ſimple en elle-même, on eſt venu à bout d'en faire un art & un art très compliqué, un vrai grimoire principalement pour le payſan. Dès que des découvertes s'annoncent par quelque choſe de rare & de ſingulier, elles ne manquent pas d'être reçues avec avidité, & adoptées avec empreſſement : auſſi-tôt l'on abandonne les anciens uſages, & du moment que la curioſité eſt ſatisfaite, l'économe ſenſé ſe demande ; à quoi bon tout cela ?

Chaque pays, chaque auteur, peu s'en faut, a ſes idées particulières ; chacun vante les ſiennes comme les meilleures. Plus il paroit de

livres, plus on nous annonce de découvertes nouvelles au ſujet des abeilles, plus l'embarras augmente, moins nous ſavons quel parti prendre. Il ſe peut, il eſt vrai, que chaque nouvelle invention, chaque nouvelle manière de gouverner des ruches ait quelque avantage ſur les autres : mais pour être en état de choiſir la meilleure, il faut auparavant les avoir toutes eſſayées. Or comme les abeilles ont fait, depuis pluſieurs années, un objet de mes occupations, j'ai fait tous ces eſſais, & crois qu'il eſt de mon devoir d'en rendre compte à la louable ſociété ; je vais m'en acquiter avec plaiſir.

PREMIERE MANIERE.

La première manière d'entretenir un rucher eſt par le moyen des eſſaims, ce qui ſe fait, lorſqu'abandonnant les abeilles à la nature & à elles-mêmes, l'on a ſoin de ramaſſer les eſſaims qu'elles jettent. Comme cette manière eſt très connue dans toutes nos provinces Allemandes, je ne crois pas néceſſaire de m'y arrêter beaucoup.

Cette manière, ſans contredit, eſt la plus ſimple, celle même qui paroit la plus propre à la nature de ces précieux inſectes. Tous les animaux trouvent dans leur inſtinct tout ce qui eſt néceſſaire à leur multiplication & à leur conſervation, & qui peut méconnoitre en cela la main du Tout-puiſſant, & douter que cet arrangement ne ſoit le meilleur? Nous

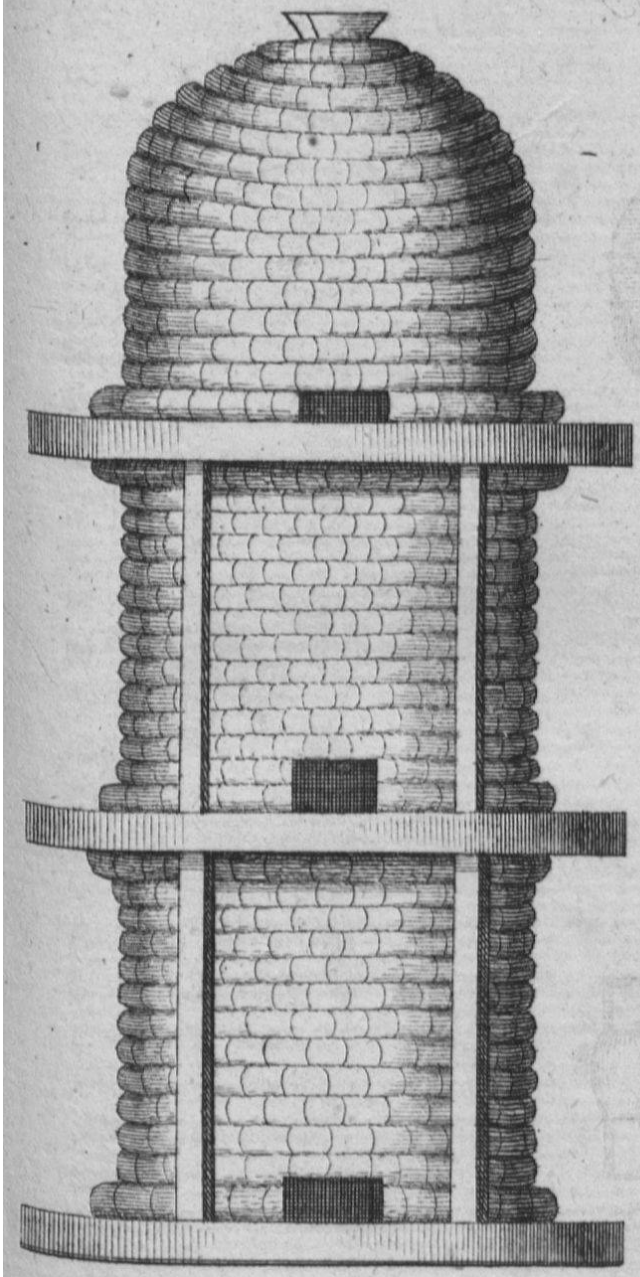
pouvons, à la vérité, aider à la nature en ſuivant ſes indications, & tirer par nos ſoins & notre induſtrie un parti plus avantageux de ſes opérations, les perfectionner, & nous en aſſurer la jouiſſance.

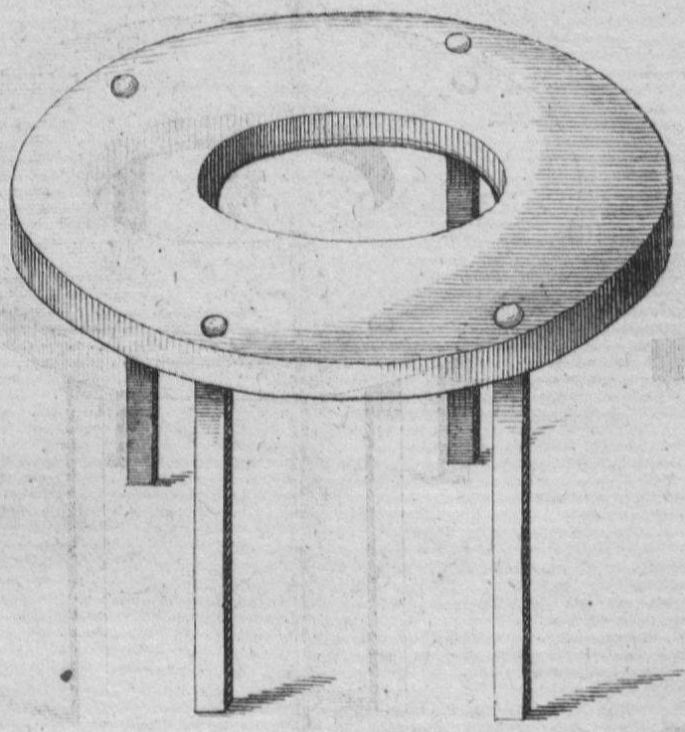
Pour tirer parti d'un rucher entretenu par le moyen des eſſaims, l'on s'y prend de deux façons.

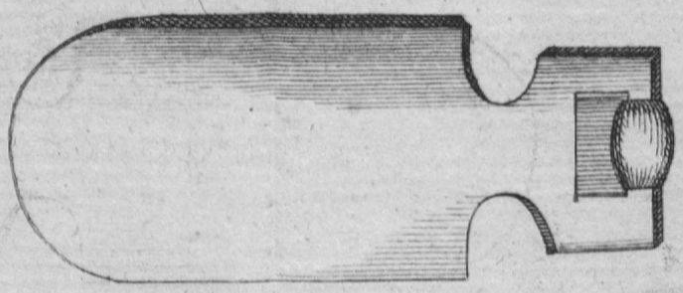
1°. En coupant ou en châtrant les ruches. La coutume ordinaire eſt d'enlever en automne & même au printems, à chaque ruche, les rayons de miel qu'on croit ſuperflus, & il arrive fort ſouvent qu'on enlève en même tems ceux qui ſont néceſſaires aux abeilles pour paſſer leur hyver; & comme il faut qu'elles faſſent, de même que les hommes, leurs proviſions en été pour avoir dequoi vivre pendant cette ingrate ſaiſon, il arrive fréquemment que ſi en automne on leur en retranche trop, & qu'il ſurvienne un hyver long ou un printems pluvieux, il faut qu'elles périſſent de faim pendant l'hyver ou au moins au printems. Ont-elles le bonheur de ſe ſoutenir juſqu'à cette ſaiſon, elles ont aſſez à faire, pendant tout le printems & l'été, à remplir le vuide de leurs ruches, & alors il ne faut plus compter ſur des eſſaims: & ſi de plus l'été vient à être fâcheux, elles pâtiſſent de miſère, & périſſent à la fin pendant l'été même ou au plus tard pendant l'hyver, à moins qu'on ne leur reſtitue autant & même plus qu'on ne leur a pris en automne.

Cette conduite eſt la plus mauvaiſe & la

plus dangereuſe de toutes, principalement lorſqu'on n'a pas eu la précaution de s'aſſurer auparavant de la quantité de miel que contient chaque ruche en la peſant. Une ruche d'une grandeur ordinaire dans ce pays doit peſer, en automne, au moins vingt livres, y compris la planche ſur laquelle elle eſt placée, (qui ne doit pas avoir plus d'un pouce d'épaiſſeur, ni déborder la ruche plus qu'il ne faut) ſi l'on ne veut pas courir riſque de laiſſer les abeilles dans la diſette juſqu'au printems, ou qu'elles ne périſſent tout-à-fait. Une vieille ruche doit encore peſer une couple de livres de plus, parce que les vieux gâteaux ſont beaucoup plus épais & plus peſans, & les cellules beaucoup plus étroites, & contiennent par conſéquent beaucoup moins de miel: ainſi donc il ſe trouve dans une vieille ruche au moins deux livres de miel moins que dans une jeune d'un poids égal. Ce défaut d'attention à connoitre en automne la richeſſe d'une ruche par ſon poids eſt la cauſe du peu de profit qu'on retire dans ce pays de cette branche de l'économie rurale; mille exemples peuvent en faire foi. L'on veut abſolument avoir du miel, on coupe, on châtre les ruches à tout hazard. Se conſervent-elles juſqu'au printems, elles ne donnent point d'eſſaims, & ne peuvent même acquérir aſſez de forces. Quel profit donc peut attendre d'un rucher celui qui le gouverne de cette manière? Il eſt ordinairement obligé de donner à une ruche ce qu'il a pris à







I.R. Holzhalb Sculps. Zurich.

une autre ; c'eſt-là préciſément ce qu'il y a de plus dangereux & de plus mauvais dans cette économie que cette obligation d'avitailler les ruches pauvres. D'un côté, celles-ci conſument ce que les ruches riches vous ont donné, & de l'autre, ces nouvelles proviſions ſont infailliblement un apas qui attire les abeilles larroneſſes. Les abeilles, de même que les hommes, ſont expoſées aux trois grands fléaux, la peſte, la guerre & la famine. La coupe des ruches cauſe la famine, le ravitaillement occaſionne la guerre, & la négligence à nétoyer les ruches engendre la peſte. Quand au printems vous donnez à une ruche de nouvelles proviſions, quoiqu'avec toute la prudence & les précautions poſſibles, l'odeur du miel ne manque jamais d'attirer les abeilles larroneſſes, & la guerre s'enſuit, qui fait inévitablement périr un grand nombre de vos abeilles ; car dans ces cas-là, il en reſte un tiers dans la ruche pour réſiſter à l'aſſaut, qui auroient pu ſans cela continuer leur récolte. Que ceux qui élèvent des ruches parlent de bonne foi, ils avoueront que rarement ce ravitaillement de ruches a eu quelque ſuccès. J'indiquerai plus bas ce qu'il y a à faire de mieux pour n'être pas obligé de recourir à cet expédient, & pour garantir les ruches du pillage & de la guerre qui l'accompagne.

Une autre cauſe des mauvais ſuccès qu'on éprouve eſt celle-ci : vient-il un eſſaim ? on l'enruche, & puis on l'abandonne à ſon ſort. Eſt-il foible ou tardif, tels que ſont, ſuivant

moi, tous ceux qui viennent après la mi-Juin, qui ne peuvent pas paroitre plutôt, par la raiſon qu'on leur a enlevé en automne leur meilleure proviſion : cet eſſaim tardif, dis-je, ne pourra pas ſe fortifier aſſez ; ſur-tout ſi l'été n'a pas été favorable, il aura peine à paſſer l'hyver. A-t-il cependant ce bonheur ? ou le printems lui ſera funeſte, ou il faudra pour le ſoutenir recourir au moyen uſité, lui fournir de nouvelles proviſions qui attireront ſans faute les abeilles larroneſſes ; ſa ruine alors eſt complette. Si l'on veut prévenir ce malheur, il faut marier deux ou trois de ces eſſaims tardifs, pour qu'ils puiſſent, en réuniſſant leurs forces, remplir leur magazin.

2°. La ſeconde manière de faire valoir un rucher qu'on entretient au moyen des eſſaims eſt la méthode d'étouffer en automne avec le ſoufre les abeilles des ruches que l'on juge mauvaiſes, ſuperflues ou ſurnumeraires, pour pouvoir s'emparer de toute leur proviſion, en épargnant, en revanche, toutes celles que l'on deſtine à devenir mères-ruches, & à donner des eſſaims l'été ſuivant, au miel deſquelles l'on ne touche pas. J'avoue franchement que cette manière me paroit être la plus ſimple, la plus ſûre & en même tems la plus profitable ; je dirai même la plus néceſſaire, lorſqu'un rucher eſt une fois bien établi, que l'on eſt parvenu à ſe procurer des ruches bien peuplées & le nombre que vous en voulez. Je puis, par exemple, placer ſur

mon rucher vingt ruches, ou je ne veux en avoir que ce nombre & pas davantage. Si je n'ai que des ruches fortes & jeunes, ce qui, pour le dire en passant, doit être la première règle, je puis espérer, année commune, d'avoir dix essaims, même vingt & plus si l'année est très favorable, parce qu'ordinairement les abeilles n'essaiment pas toutes les années, hormis dans des climats très doux. Si je me défais chaque automne de toutes les ruches dont je ne puis pas espérer des essaims l'année suivante, & que je garde seulement les fortes & les jeunes pour en faire des souches, mais principalement les jeunes essaims qui ont toute leur force, & aussi les ruches qui n'ont pas essaimé dans l'année, & qui par conséquent promettent de jetter de meilleure heure l'année suivante; un plus grand champ s'ouvre à mes espérances; je puis me flatter qu'au bout de quelques années heureuses le nombre de mes ruches sera très considérablement augmenté: mais je ne pourrai pas les garder toutes, qu'en faire? je ne puis pas les aller vendre au marché: je n'ai donc pas de meilleur parti à prendre que celui de m'aproprier leurs trésors, & d'en faire de l'argent si je le trouve à propos; je passerois avec raison pour un très mauvais économe, si je ne le faisois pas.

Tout le savoir faire repose donc ici sur deux règles principales & très simples. La première, c'est de ne garnir mon rucher que de ruches fortes, j'apelle ruche forte celle qui est bien

peuplée & remplie de gâteaux continués jusques près de la planche, & qui peut peser environ trente livres, à moins qu'elle ne soit des plus grandes. Elle ne doit pas avoir plus de cinq ans; plus elle est jeune, meilleure elle est, & elle doit avoir jetté de bonne heure l'année précédente ou point du tout, & avoir tué les faux bourdons pour le plus tard au mois d'Août. La seconde règle est de ne point prendre de miel à ces ruches-là en automne, mais de prendre tout celui des autres. De cette manière l'on ne risque pas de perdre ses ruches en hyver, & de plus l'on peut se promettre un beaucoup plus grand nombre d'essaims, égal peut-être à celui des souches, & ensuite s'emparer en automne de la provision d'un bon nombre de ruches: ce qui donne un profit bien autrement grand que si l'on enlève à chaque ruche une couple de gâteaux que l'on sera peut-être obligé de distribuer aux abeilles nécessiteuses, en exposant les premières au danger de mourir de faim, ou au moins en les rendant incapables d'essaimer l'année suivante. Quelle économie peut-on imaginer plus simple, plus sûre, plus courte, plus conforme à la nature des abeilles, & en même tems plus profitable que celle-là. Aucune ne me rend si bien le maître d'avoir toujours des ruches fortes, & dès-là plus d'essaims & de meilleure heure. Or c'est de la quantité & de la bonté des essaims que dépend le profit qu'on retire d'un rucher;

car autant d'essaims que je gagne chaque année, autant de ruches puis-je dépouiller.

N'a-t-on pas encore le nombre de ruches qu'on se propose d'avoir, ou veut-on, pour certaines raisons, en conserver quelques-unes de médiocres pendant l'hyver pour augmenter le nombre? ou bien, l'été est-il si défavorable que les abeilles ne puissent pas faire la provision qu'il leur faut, & ayent peine à passer l'hyver, je suis obligé de veiller à leur conservation & à leur subsistance, & c'est ce que je ne puis pas éfectuer plus éficacement qu'en sacrifiant à cet éfet tout le miel d'une ruche. Je donne donc à l'entrée de l'hyver à celles qui en ont besoin un bon morceau de gâteau que je place dans leur ruche que j'ai soin de bien fermer. Voila la manière la plus sûre de faire un ravitaillement, parce que de cete façon je préviens le pillage.

Mais comment doit-on s'y prendre pour n'avoir que des ruches fortes? Aucun harpagon n'y réussira qui châtrera ses ruches en automne. Il ne faut pour cela que les laisser d'abord se fortifier, & pour cet éfet leur laisser toute leur provision. Ne peuvent-elles pas parvenir à ce point-là la première année? point de lésine; pourvoyez en automne à leur subsistance, comme nous venons de le dire, & n'exigez pas encore de rétribution; attendez qu'elles ayent acquis toute leur force.

Personne certainement n'a mieux écrit sur le gouvernement des ruches, n'est entré dans un plus grand détail, & n'a donné de meilleures

règles à cet égard, que *Schmidt* dans ſon traité intitulé, *bienen-bau in körben*, *oder nieder Sächſischer bienen-vater* (*a*), dont je recommande la lecture.

SECONDE MANIERE.

La ſeconde manière de gouverner les ruches eſt par le moyen des colonies ou des eſſaims artificiels. Mr. le paſteur *Schyrach* eſt l'inventeur de cette méthode toute nouvelle. Dans une caiſſe qu'il apelle royale (*wieſel kæſten*) dans laquelle il met du couvain de trois jours, un peu de miel, un morceau de rayons vuides, & une poignée d'abeilles, on fait d'abord éclore une reine, on la met dans un panier & du peuple auprès d'elle. Aſſurément Mr. Schyrach mérite bien des louanges & de la reconnoiſſance pour une invention auſſi ſingulière & paſſablement incompréhenſible, quoique cependant je ſois encore bien éloigné de croire que cette invention ſoit auſſi utile à l'économie que celle de la bouſſole à la navigation; tout au plus elle pourra être de quelque utilité pour des ſavans économes de cabinet, mais point du tout pour les gens de la campagne. Par un grand bonheur, Mr. le paſteur *Eyrich* a ſimplifié & facilité cette méthode à un point qu'elle peut être compriſe,

(*a*) Gouvernement des abeilles dans les paniers, ou le père bas-Saxon des abeilles.

& ſuivie par chaque payſan: bref, elle conſiſte en une tromperie qu'on fait aux abeilles, en une ſubſtitution de paniers ou de ruches, c'eſt-à-dire, qu'on prend d'une ruche bien conditionnée un morceau de gâteau à couvain avec du couvain de trois ſortes, & ſurtout de trois jours; un morceau de rayon de miel, & un autre de rayon vuide: l'on y ajoute enſuite deux poignées d'abeilles, l'on place cette nouvelle ruche à la place qu'occupoit la vieille, & cela à midi, afin que les abeilles de la vieille ruche qui ſe trouvent alors aux champs entrent dans la nouvelle ruche la prenant pour l'ancienne, & en augmentent le peuple. L'on doit tenir l'ancienne ruche dans un endroit éloigné pendant quelques ſemaines, pour éviter que les abeilles des deux ruches ne ſe rencontrent; alors il doit arriver qu'au bout de douze à ſeize jours la nouvelle colonie ſe procure une reine, & fait ainſi un eſſaim artificiel. Cette opération peut ſe faire de deux manières différentes, l'une en mettant au commencement du printems le panier que vous deſtinez à être ſouche dans un lieu ſéparé, à quelque diſtance du rucher; en laiſſant en cet endroit la ruche qui doit devenir ſa colonie, & replaçant enſuite ſur le rucher la ſouche ou mère-ruche, ou bien on laiſſe la ſouche ſur le rucher, & on met le nouveau panier à ſa place quand la mère-ruche eſt tranſportée, quelque tems après, dans un lieu éloigné; ces deux manières reviennent au même.

J'attendis le printems avec impatience, curieux de faire l'essai de ces méthodes. Je me mis à l'ouvrage le 16 May, prenant pour guide Mr. *Eyrich* dans son plan d'une société physico-économique de Franconie, au sujet du gouvernement des abeilles : *plan einer fränkisch-physicalisch-œconomischen bienen-gesellschaft.* Je fis avec tout le soin & l'attention dont je suis capable ma première colonie, suivant la première méthode. Le 26 May je fis la seconde colonie en la tirant de la même souche, & le 7 Juin je fis la troisième ; ces deux dernières suivant la seconde méthode. Je m'aperçus bientôt que toutes les trois se mirent incessamment à travailler, & que deux avoient même construit des cellules royales où se trouvoient des couvains de reines ; je vis même des abeilles chargées de butin. Cela me réjouissoit beaucoup, mais je remarquai bientôt à la première & à la seconde colonie, que malgré que j'eusse placé dans leurs paniers autant d'abeilles que Mr. *Eyrich* prescrit, il n'y en avoit cependant pas assez 1°. pour couvrir les gâteaux à couvain, 2°. pour amasser des provisions suffisantes, & 3°. pour repousser les abeilles larronesses que l'odeur du miel y avoit attirées en quantité : en conséquence je pris pour ma troisième colonie un panier beaucoup plus petit & trois fois autant d'abeilles. Toutes mes trois colonies pourvues de leurs reines volèrent pendant une quinzaine de jours avec assez d'ardeur, mais le nombre des abeilles n'augmentoit point, il diminuoit plutôt : je ne

je ne pouvois pas me mettre dans l'esprit qu'elles fussent retournées à leurs anciennes ruches; elles en étoient à deux cents pas, & entre les unes & les autres il y avoit maison, grange, jardin & four, & le lieu où elles étoient placées leur présentoit un aspect tout différent; toutes les vraisemblances donc me portèrent à conclure que les abeilles voleuses étoient la cause de tout le désastre. Ce qui commença à m'inquiéter, non sans raison, car il survint en Juillet une couple de jours & de nuits froides qui achevèrent de les abimer, malgré la précaution que j'avois eue de couvrir chacune de mes nouvelles ruches avec des paniers vuides pour les garantir de la bise qui souffloit alors: mais quand même cet accident des nuits froides ne seroit pas arrivé, je doute que mes colonies eussent pu jamais arriver à ce degré de force nécessaire, & cela par la raison que leur nombre diminuoit de jour en jour par les massacres qui suivoient l'irruption des abeilles larronesses: voici les conséquences que je tire de cette expérience.

1°. Cette manière de former des colonies est bonne, pourvu que l'on y aporte les attentions nécessaires.

2°. L'on ne doit employer que de petits paniers; il n'est pas nécessaire qu'ils ayent la grandeur & la forme des souches.

3°. L'on ne doit pas se contenter de ne prendre qu'une couple de poignées d'abeilles, comme le veut Mr. *Eyrich*, mais il en faut prendre autant qu'un essaim naturel en demande,

parce que ſans cela elles ne couvrent pas convenablement les gâteaux du couvain, elles n'amaſſent pas aſſez de proviſions, & elles ne ſont pas aſſez en état de repouſſer les maraudeuſes. Si un eſſaim naturel a de la peine à ſe mettre en forces, que peut-on eſpérer d'une foible colonie, vû qu'elle eſt occupée, pendant quinze jours au moins, à faire éclore une reine; ajoutez qu'elles ſont moins en état de réſiſter aux attaques de leurs ennemis.

4°. Préciſément par cette raiſon, il faut que les colonies ſe faſſent déja vers la fin de May ou au commencement de Juin, parce que ſans cela, ſi l'été eſt défavorable, il ne leur eſt pas poſſible qu'elles ſe fortifient.

5°. Il faut les nourrir les premières ſemaines ſi le tems eſt mauvais, & les bien couvrir contre le froid, ſans quoi c'en eſt fait d'elles.

6°. Les eſſaims naturels ont beaucoup d'avantages ſur les artificiels, parce que ceux-ci ſont beaucoup plus délicats que les premiers. Un eſſaim naturel eſt déja dès le commencement plus fort en nombre; il a déja ſa reine, & peut par conſéquent ſe mettre d'abord à l'ouvrage: il a moins à craindre du froid, & les abeilles larroneſſes ſont moins dangereuſes pour lui dans les premières ſemaines. L'on pourroit peut-être répliquer que des expériences répétées pourroient donner de nouvelles lumières, & qu'il ſe pourroit que j'euſſe négligé quelques circonſtances eſſentielles, mais

je réponds qu'il eſt toujours vrai que les eſſaims naturels ſont expoſés à infiniment moins de dangers que les eſſaims artificiels; ce qui ſuffit pour donner, ſans héſiter, la préférence aux premiers.

7°. Veut-on abſolument faire des colonies, il faut au moins que cela ſe faſſe ſans diminuer l'attention due aux eſſaims naturels, je veux dire que l'on doit tirer ſa colonie d'une ſouche que l'on préſume ne devoir pas jetter dans l'année, & pouvoir conſerver encore aſſez de force après cette extraction. Ma colonie, au reſte, proſpère-t-elle? je puis en automne m'emparer de la ſouche & de ſon butin.

Comme donc il eſt démontré, par tout ce qui vient d'être dit, que les eſſaims naturels ſont infiniment à préférer aux eſſaims artificiels, l'on peut donc demander à quoi bon tous ces raffinemens & cette violence qu'on fait à la nature? Cette idée de forcer ainſi la nature, idée qu'on ne peut éfectivement pas aſſez admirer, n'eſt venue que de l'envie d'avoir des eſſaims de meilleure heure. Il ſe peut que cette invention peut être utile à Mrs. les bas-Saxons à qui elle eſt due, & qu'elle leur eſt même néceſſaire. Comme leurs ruches ſont de bois, elles eſſaiment plus tard, & comme le pays eſt plus au nord, ils ont le printems plus tard: mais chez nous tous ces expédiens ſont ſuperflus, & ne ſont point à conſeiller.

1°. Parce que dans notre pays les eſſaims viennent ordinairement avant le mi-Juin &

prospèrent, & que d'un autre côté, quoi que nous soyons plus au sud, nous sommes souvent exposés, à cause du voisinage des montagnes de glace, à des vents froids très piquants, funestes à des colonies encore tendres comme étoient les miennes.

2°. Parce qu'ordinairement il ne dépend que de nous d'avoir des essaims de bonne heure, il n'y a qu'à ne point prendre de miel des ruches qui doivent essaimer l'année suivante, elles se trouveront prêtes à cela déja à l'entrée du printems.

3°. Parce que nous savons maintenant que pour remédier à la foiblesse des essaims tardifs, il n'y a qu'à les marier, & qu'on peut le faire avec succès.

TROISIEME MANIERE.

La troisième manière d'entretenir un rucher est par le moyen des magazins, ou paniers à colonies: elle est de l'invention de Mr. *Eyrich*, & doit réussir, dit-on, en plusieurs endroits de l'Allemagne. Elle consiste à mettre des hausses aux ruches d'abord à l'entrée du printems, & aussi-tôt que la première est remplie à y en ajouter une seconde: de cette manière, on empêche la sortie des essaims, & d'un autre côté on fait que la provision de miel s'augmente: on enlève ensuite en automne le miel superflu au haut de la ruche, & l'on ferme derechef la hausse supérieure avec un couvercle. Ou bien, en suivant la méthode de

Mr. *Wildman*, lorſqu'une hauſſe eſt remplie on lui en ſubſtitue une autre vuide, & en automne on y remet ce qui eſt néceſſaire. Comme ces deux méthodes reviennent au même, j'en traiterai auſſi en même tems : j'obſerverai ſeulement que la première me plait beaucoup mieux, parce que par cette méthode les vieux rayons & la plus grande quantité de miel reſtent toujours en haut, qu'on peut les prendre, & que de cette manière la ruche ſe rajeunit toujours, ſans courir riſque qu'on emporte du couvain.

J'ai fait un eſſai de cette méthode. Sur la fin de Février 1769, je fis choix de deux ruches jeunes & petites auxquelles je mis des hauſſes faites de paille & du même diamètre que les ruches, ſavoir de quatorze pouces, & de cinq pouces de hauteur, avec une planche entre deux qui avoit une ouverture d'un empan : ſur ces hauſſes j'avois fixé de petits bâtons larges d'un pouce, & dans la même direction que les gâteaux de la ruche. Je crois ces hauſſes les meilleures, parce que de cette manière on peut les enlever aiſément ſans rien gâter, au lieu que ſi l'on ne met point de planche entre deux, les abeilles ne feront qu'alonger les vieux rayons, de façon que ſi on les veut tailler, ſoit par le haut, ſoit par le bas, dans toute leur longueur, on ne fait qu'un gachis, que gâter du couvain, & faire périr des abeilles, peut-être même la reine; & ce qui eſt encore pire, qu'attirer les abeilles larroneſſes par l'odeur que répand le miel écoulé.

Voila le malheur, ſuivant moi, le plus à craindre dans le gouvernement des ruchers, au moins lorſqu'il y en a d'autres dans le voiſinage.

L'été de 1769 fut froid & pluvieux, & je trouvai en automne mes hauſſes tout-à-fait vuides. Je remis au commencement de Mars 1770 les mêmes hauſſes ſous mes deux ruches: l'été qui ſuivit ne fut pas trop favorable aux abeilles; je trouvai en automne une de mes hauſſes remplie de rayons vuides, & l'autre de la ſeconde ruche abſolument vuide. Au commencement de Mars 1771, je plaçai de nouveau les mêmes hauſſes ſous mes deux ruches-colonies, & comme le printems fut incomparablement plus beau & plus chaud que ceux des deux années précédentes, je m'attendis à trouver au commencement de Juin mes deux hauſſes toutes pleines, au moins en grande partie, & mes ruches qui peſoient chacune près de quarante livres accrues en peuple: en conſéquence, je n'héſitai pas à leur donner une ſeconde hauſſe, d'autant plus que le reſte de l'été fut très beau: je me flattai de l'eſpérance d'une très riche récolte, à cauſe ſurtout que les abeilles avoient travaillé avec une grande diligence: mais je fus cruellement trompé dans mes eſpérances, lorſque je trouvai en automne mes ruches, à la vérité bien garnies & peſantes, mais mes deux hauſſes tout à fait vuides; voila quel fut le réſultat de mes expériences.

Comme donc Mrs. *Eyrich* & *Wildman*, ces

deux grands patrons des abeilles, de même que Mr. *Reinhardt* dans ſon écrit couronné par la ſocieté Palatine, intitulé *treugemeinte auffmunterung zu der bienen-zucht in magazin korben* (*a*), ont préconiſé cette méthode, d'après leur propre expérience, comme étant la plus excellente & la plus lucrative, & que je ne dois pas croire qu'il entre de l'exagération dans leurs éloges, il faut qu'il y ait eu d'autres raiſons qui ont fait que mes eſſais n'ont pas auſſi bien réuſſi que les leurs : cela vient-il de la différence des climats ? & qu'à cauſe du voiſinage des montagnes de glace nous ſommes plus ſouvent expoſés à des vents froids ? mais toutes les autres manières d'élever des abeilles s'en reſſentiroient : & comme les abeilles ne travaillent que par inſtinct & ſuivant qu'elles l'ont vu & l'ont apris, il faut peut-être les dreſſer & les accoutumer auparavant à cette nouvelle méthode, & à s'occuper uniquement à la fabrication du miel, en laiſſant de côté le ſoin de leur propagation. Mon expérience donc ne me paroit rien moins que déciſive ; au contraire, je compte de la continuer cet été que mes deux colonies, avec leur hauſſe, ſe trouvent très fortes. Peut-être, & il y a beaucoup d'aparence, que le mauvais ſuccès de mon expérience vient de ce que les deux ruches que j'avois choiſies n'étoient

(*a*) Exhortation ſincère à élever des abeilles dans des *ruches-magaſins*.

pas au commencement assez fortes, & que les fâcheux étés de 1769 & de 1770 ont empêché qu'elles le devinssent.

Quoiqu'il en soit, il s'agira toujours de savoir si cette méthode est plus avantageuse que la méthode des essaims ordinaires. Supposé que je puisse prendre toutes les années, les supposant bonnes, deux hausses pleines qui peuvent faire la valeur d'une ruche: je puis, d'un autre côté, espérer deux essaims de chaque ruche en deux années, que je suppose également bonnes, par la méthode des essaims ordinaires. Mon espérance ici est comme certaine, mais là elle est fort incertaine. Si je suppose à présent qu'au cas, par exemple, que je voulusse laisser essaimer mes deux colonies cette année, chacune pût me donner deux beaux essaims, & que ceux-ci me donnassent l'année suivante chacun seulement un essaim quoiqu'ils puissent m'en donner deux, j'aurois en deux ans quatre essaims de chacun, sans compter les vieux. Maintenant si je veux, par ma méthode, saisir chaque année le butin des ruches qui ont essaimé; en les étouffant, j'aurai pour profit de chaque mère-ruche trois ruches remplies dont je pourrai me défaire, & une que je garderai pour me donner des essaims l'année suivante, dans le tems que par la méthode des colonies je n'aurai que quatre hausses de chacune en deux années également bonnes, lesquelles quatre hausses ne font que la valeur de deux ruches; ce qui, comme on

voit, n'aproche pas de beaucoup de ce que produit la méthode des essaims.

Quel est donc le motif qui a fait imaginer cette méthode des colonies à Mr. *Eyrich*, qui l'a fait adopter par d'autres personnes, & lui a attiré tant d'éloges? il n'en est point d'autre que celui d'éviter le cruel massacre des abeilles, suivant l'aveu même de Mr. *Eyrich*. Si donc il y a quelque réalité dans les conjectures que j'ai faites ci-dessus sur le mauvais succès de mes expériences, comme j'ai lieu de le croire, tous ceux dont le cœur sensible se révolte à l'idée de massacrer cruellement des familles entières innocentes, ne pourront pas, suivant toutes les aparences, trouver une méthode de gouverner les abeilles plus commode, & peut-être aussi plus utile.

QUATRIEME MANIERE.

La quatrième manière de gouverner les abeilles est celle dont Mr. l'apoticaire *Riem* a donné l'idée dans la pièce que l'académie électorale Palatine couronna en 1769, intitulée *von der besten bienen-zucht*, de la meilleure manière de gouverner les abeilles: sa méthode consiste *à partager une ruche en deux*, ce qui se fait de la manière suivante. Aussi-tôt que la saison d'essaimer aproche, & que l'on s'aperçoit qu'une ruche est sur le point de jetter, on lui donne une hausse ou un second panier, & on met entre deux une planche per-

cée d'un grand trou rond. Voit-on les abeilles quitter le panier ſupérieur & reſter ſuſpendues dans la hauſſe, comme un nouvel eſſaim qui s'y ſeroit attaché, l'on ferme alors le trou de la planche au moyen d'une couliſſe faite à ce deſſein, & l'on ſépare ainſi le jeune eſſaim du vieux: alors le point capital eſt de ſavoir ſi ce jeune eſſaim qui s'eſt rendu dans la ruche inférieure eſt pourvu d'une reine ou non. Ne l'eſt-elle pas? ce jeune eſſaim n'eſt bon à rien. Mais on peut le connoitre, dit Mr. *Riem*, quand on voit les abeilles ſe tenir acrochées, travailler & aporter du butin. Si l'on ne voit pas cela, il faut rouvrir le trou & rétablir la communication entre les deux paniers, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré que le panier inférieur a auſſi ſa reine.

J'eſſayai auſſi de cette nouvelle invention l'été paſſé. Dans une ruche que je crus prête à jetter, & ſous laquelle j'avois mis une hauſſe d'une bonne capacité, je ſéparai un groupe d'abeilles qui s'y étoit jetté & qui avoit formé un petit eſſaim, de celles du panier ſupérieur. Cet eſſaim ſe mit à travailler comme les abeilles d'enhaut, mais je trouvai le ſoir leur nombre ſans comparaiſon plus petit. Je conjecturai donc qu'elles rentroient dans le panier ſupérieur: pour m'en aſſurer, je poudrai les abeilles du bas, & ma conjecture ſe trouva vérifiée: mais je ne pus pas également m'aſſurer ſi la hauſſe étoit pourvue d'une reine ou non;

il n'en falut pas d'avantage pour me faire renoncer à cette méthode.

Car 1°. l'on ne peut jamais favoir avec certitude fi une ruche eft prête à jetter. Si une ruche qui ne l'eft pas vient à être partagée, les abeilles auffi-tôt ne fe reconnoiffent plus les unes les autres, ne fe peuvent plus foufrir, d'où s'enfuit le carnage & la ruine totale de l'effaim qui n'a point de reine.

2°. L'on ne peut auffi jamais favoir avec certitude fi l'effaim de la hauffe a fa reine : de cette manière l'on court rifque de perdre un effaim naturel, au moins de le retarder, fans obtenir celui que vous vouliez vous procurer.

3°. Mais quand une ruche eft prête à effaimer, qu'eft-il befoin d'artifice ? Je n'ai qu'à la laiffer faire ; un effaim naturel vaut toujours infiniment mieux.

L'on dit que par ce moyen l'on s'évite l'embaras & la peine de recueillir l'effaim : mais un homme qui fe fait un plaifir de fon rucher n'abandonne pas volontiers cette peine à un autre ; elle eft un amufement pour lui. L'on dit encore qu'un autre avantage de cette méthode eft que par fon moyen l'on ne rifque pas de voir un effaim s'envoler & fe perdre : mais outre que ce malheur arrive très rarement aux perfonnes entendues & vigilantes, je dirai que le danger de l'autre méthode eft incomparablement plus grand.

J'ai fait voir ci-deffus que la manière de gouverner & de tirer parti d'un rucher, la

meilleure & la plus profitable étoit celle d'avoir des essaims, & d'étouffer les surnumeraires; elle l'est certainement, je le répéte. Plus mes ruches sont fortes, plus les essaims qu'elles donnent sont nombreux, forts & hâtifs : c'est le seul & unique moyen de n'avoir jamais que des ruches fortes, par conséquent aucune autre méthode ne me procurera plus d'essaims que celle-ci, donc autant d'essaims que je puis acquérir chaque année, autant de ruches bien riches dont je pourrai disposer chaque année. Quelle méthode a plus d'avantages ? Veut-on des démonstrations tirées de l'expérience ? interrogez toute la basse-Saxe, & lisez le traité de Schmidt cité plus haut. Mais sans chercher des preuves si loin, j'en trouve dans le voisinage, je veux dire l'exemple de feu Mr. le Banneret Neuhaus à Bienne, qui a toujours suivi cette méthode pendant quarante ans qu'il a gouverné des abeilles, & cela, comme on sait, avec le plus grand succès.

Quelle raison peut-on donc avoir d'abandonner cette ancienne & heureuse méthode ? il n'y en a qu'une; tout le monde la connoit. Quelle barbarie, dit-on, de faire périr par le feu & le souffre un insecte si innocent, si laborieux & si utile, en reconnoissance du précieux présent qu'il nous fait tous les ans, sans peine & sans fraix de notre part ! Il me faut donc répondre encore à cette difficulté que presque tout le monde fait, & même de

très habiles écrivains; je dois m'armer de courage & de résolution.

En réfléchissant avec un peu d'attention sur cette difficulté, l'on sentira que toutes ces clameurs qui se sont élevées contre la méthode d'étouffer les abeilles, toutes ces imputations de barbarie, d'ingratitude, de crime même, ne sont que des paroles en l'air sans aucune solidité. Quant au paysan, il s'en fait par superstition une affaire de conscience: il n'est pas possible, selon lui, d'avoir du bonheur avec les abeilles, si l'on traite ces insectes si utiles avec tant de cruauté. Les plus sensés ne voyent là dedans qu'un préjugé enraciné par l'habitude, favorisé & entretenu par ce sentiment de pitié qui nous est naturel, & parce qu'on se fait un honneur de sa sensibilité, sans bien examiner si cela est fondé en raison. L'unique but éfectivement de toutes ces méthodes nouvellement imaginées est d'éviter cette cruauté. Il faut avouer que ce but est très louable, pourvu que la suite y réponde.

Je l'avoue, ceux qui nourrissent des abeilles s'y affectionnent ordinairement, & il leur en coute beaucoup de les faire ainsi mourir de sang-froid. Mais quel est l'objet qu'on se propose dans une économie bien réglée, sinon de jouir du fruit de ses travaux légitimement acquis? quiconque veut le sacrifier pour ne pas blesser la sensibilité de son cœur, cela sans doute lui est permis, & suivant les aparences,

il n'héſitera pas à adopter la méthode des ruches-colonies.

Mais à juger de cette méthode en bon économe & ſans préjugé, elle ſe préſente ſous un aſpect bien différent. L'homme eſt ſans contredit la plus noble des créatures, toutes les autres ont été créées pour lui; les unes ſont deſtinées pour ſa nourriture, les autres pour ſon habillement, & pluſieurs autres pour l'une & l'autre. Les unes ne nous ſont utiles que pendant leur vie, les autres qu'après leur mort & ſouvent dans ces deux cas. Combien de milliers de bêtes, grandes & petites, ne ſacrifie-t-on pas tous les jours pour notre entretien, pour notre commodité & même pour notre plaiſir? à l'occaſion deſquelles nous aurions également ſujet de nous écrier, quelle cruauté! quelle ingratitude! A qui la mort de tous ces animaux arrache-t-elle des larmes? à quelque enfant peut-être. Pourquoi donc nous accuſer de cruauté quand il s'agit d'abeilles, lorſqu'elles ne peuvent nous être bien utiles que par leur mort. Ne devons nous pas plutôt rendre des actions de graces au Créateur qui nous a permis de tirer le parti le plus avantageux de toutes les créatures qu'il a ſans contredit créées pour nous? Nous allons contre ſes vues lorſque nous agiſſons autrement, & nous ſommes de mauvais économes: cette conduite ſeroit contraire à ce que nous nous devons à nous-mêmes, à notre prochain & à l'état.

Un écrivain moderne, d'ailleurs excellent, pour rendre ridicule la méthode que je recommande, employe des comparaiſons frapantes au premier coup d'œil, mais qui après mûr examen n'ont fait que m'affermir dans la préférence que je donne à ma méthode. Il dit donc qu'il eſt auſſi abſurde de tuer les abeilles pour avoir leur miel, qu'il le ſeroit de tuer une poule pour avoir ſon œuf, ou de couper un arbre pour avoir ſon fruit.

Une poule me pond des œufs, & de ces œufs elle me fait éclore des poulets. La jeune poule à ſon tour me pond des œufs dont il ſort auſſi des poulets, tandis que la vieille ne m'en fait plus autant que la jeune. Je me défais donc de la vieille, parce que la jeune m'eſt beaucoup plus profitable par ſes œufs; d'ailleurs je mets à profit la chair de la vieille. Si je voulois garder toutes les vieilles & les jeunes poules, où les mettrois-je? Le plus ſage parti donc que puiſſe prendre celui qui veut tenir des poules eſt de ne garder que des poules d'un an pour avoir des œufs, & de ſe défaire ſans miſéricorde des vieilles.

Il en eſt à peu près de même des arbres, hormis que les arbres durent incomparablement plus longtems que les abeilles & les poules, & qu'ils donnent par conſéquent du profit incomparablement plus longtems : mais l'on tire auſſi des rejettons d'un arbre, & quand le vieux ne donne plus de fruit, on le coupe pour faire place à un jeune.

Parlons maintenant des abeilles, aucune ne vit passé deux ans; & quand une bonne ruche a plus de quatre ans elle ne donne plus d'essaims, à moins que l'année ne soit extraordinaire, favorable & riche en miel. Les gâteaux deviennent noirs, les alvéoles petites, & le couvain ne vient pas à bien. La ruche me donne donc peu de profit, & incomparablement moins qu'une jeune. Si alors je sacrifie ma vieille ruche, ma vieille poule & mon vieux arbre pour des espèces plus jeunes, personne, j'espère, n'aura raison de me critiquer sur mon humanité ni sur mon économie.

Mais bien plus, il est évident que par la méthode que je conseille, j'apelle, pour ainsi dire, à la vie de plus nombreuses peuplades d'abeilles que par aucune autre méthode, & par conséquent que ces précieux insectes se multiplient bien plus considérablement quand j'expédie les vieilles qui ne sont plus bonnes à rien dans ce monde; le calcul met cela hors de doute. Supofez qu'une ruche que vous conduisez suivant la manière ordinaire puisse, en se rajeunissant continuellement, durer dix ans, & posez que cette ruche avec toutes celles qui en proviennent manque tous les deux ans. Vous avez au contraire, par ma méthode, toujours de jeunes ruches d'un an, des ruches fortes qui essaimeront toutes par conséquent chaque année: l'on voit du premier coup d'œil que vous aurez deux fois plus d'essaims que vous ne pouvez en avoir

par

par la méthode vulgaire: mais de plus, il faut faire réflexion qu'en la ſuivant, les paniers qui ont plus de quatre ans n'eſſaiment plus ou très peu, au lieu qu'en ſuivant ma méthode preſque tous donnent des eſſaims toutes les années, ſouvent plus d'un, & tous plus forts & de meilleure heure, & qu'outre cela vous pouvez diſpoſer encore d'un bon nombre de vos vieux paniers; cela fait en dix ans un nombre étonnant. Ainſi vos petites républiques, en ſe défaiſant de leurs membres vieux & preſque inutiles, deviendront plus floriſſantes & augmenteront prodigieuſement leur population.

Je ne puis donc exprimer l'étonnement où j'ai été à la lecture d'un écrit d'ailleurs très eſtimable, dans lequel on va juſqu'à exhorter le gouvernement même de faire défenſe de tuer à l'avenir aucune abeille, & à lui repréſenter la choſe comme une affaire de conſcience. Ne ſeroit-ce pas de même (pour me ſervir encore de la même comparaiſon) que ſi l'on faiſoit défenſe de ne jamais plus remplacer de vieilles poules, de vieux arbres par des jeunes, quoique les unes & les autres ne fuſſent plus d'aucune utilité?

L'auteur de l'écrit, dont je viens de parler, dit qu'en France l'on regarde cela comme un mal, non pas à cauſe de la méthode de faire périr les abeilles, mais parce que les employés des fermes prennent toujours les meilleures ruches qui auroient donné le plus de profit.

Comme donc perſonne ne doit ſe faire ſcrupule de faire mourir des abeilles pour en tirer plus d'avantage, je conclus, ſans balancer, que cette méthode eſt non ſeulement la plus ſimple, mais auſſi la plus profitable, & celle par conſéquent qui mérite le plus d'être recommandée aux gens de la campagne: or comme leur bonheur eſt le but que ſe propoſe la louable ſociété & celui que j'ai eu dans toutes mes expériences, je crois qu'il eſt de mon devoir de lui en rendre compte, & je m'en acquite avec plaiſir.

CONTINUATION

DES EXPÉRIENCES

SUR LES DIFFÉRENTES MANIERES

D'ÉLEVER LES ABEILLES.